

LE PALAIS DE TOKYO PRÉPARE ACTIVEMENT SA RÉOUVERTURE

PAR ROXANA AZIMI

— Le Quotidien de l'Art a pu visiter en avant-première le chantier du Palais de Tokyo, avant son (entr)ouverture le 12 avril. Dans ce labyrinthe de 22 000 m², s'enchaînent des territoires singuliers, entre dégagements et recoins, stases, imbrications et glissements, obscurité et lumière. Au total, le nouvel aménagement assuré par les architectes Lacaton & Vassal propose quatre niveaux d'exploration. Dès l'entrée par le parvis, le grondement de l'art se fera sentir, avec une gigantesque sculpture de Peter Buggenhout, dont on voit déjà la carcasse débordant du plafond. À l'instar des cinq autres interventions d'artistes, cette commande sera conservée pendant un an. Située de l'autre côté de son précédent emplacement, la librairie se verra dotée d'une grande peinture murale de Maria Loboda dont les pigments contiennent du poison. « On ressentira d'emblée le venin de l'art », sourit Jean de Loisy, président de l'institution. Et d'ajouter : « mon premier désir a été d'ouvrir ce qui était fermé, que le bâtiment retrouve sa



Palais de Tokyo, octobre 2011.
© Patrick Tourneboeuf/Tendance Floue/Oppic.

dramaturgie lumineuse. » Promesse tenue, les premières salles lovées en courbe restent visibles quasi jusqu'au fond.

Descendons les quelques marches menant à l'ancienne cafétéria, hissée désormais à l'entrée, avant d'emprunter l'escalier conduisant *SUITE DU TEXTE P. 2*

* p.6 MARIA PERGAY, UNE RÉTROSPECTIVE PRIVÉE À PARIS

* p.7 LE CHÂTEAU DE VERSAILLES FAIT TOURNER LES TABLES

* p.8 PLONGÉE DANS LE MONDE ANIMAL AU GRAND PALAIS

LE PALAIS DE TOKYO PRÉPARE SA RÉOUVERTURE

SUITE DU TEXTE DE UNE au niveau de la Seine. En face de nous, se dressent les fondements d'une piste de skateboard d'Ulla von Brandenburg, encore vierge mais bientôt parée de son manteau d'Arlequin. Cette forme en alvéole deviendra un lieu de rencontre et de pause. Bien qu'encore inoccupé, ce niveau ne ressemble en rien à la friche entravée et camouflée que nous avons pu connaître lors d'une précédente visite. Outre les espaces d'expositions, où se tiendra notamment en septembre celle de Fabrice Hyber, cet étage accueillera à partir de la rentrée un nouveau restaurant avec vue sur la Seine, en face de la passerelle menant au musée du quai Branly.

Au même palier, une salle de cinéma datant de 1937, gardée dans son jus, recevra le public invité à s'asseoir sur une moquette. Presque en vis-à-vis, une autre salle de cinéma sera consacrée à l'apparition de l'image.

Quelle audience faut-il attendre pour ce navire ? Environ 500 000 visiteurs annuels, selon Jean de Loisy, alors que son voisin, le musée d'art moderne de la Ville de Paris, a engrangé quelque 611 496 visiteurs en 2011. L'idée est aussi d'élargir le spectre des curieux, qui, ces derniers temps, s'était principalement réduit aux 18-25 ans.

Pour faire tourner le paquebot, dont le coup d'envoi sera précédé précisément par le code de démarrage typique de la navigation, revu et corrigé par Fouad Bouchoucha, Jean de Loisy aura besoin de 13 millions d'euros par an, dont la moitié en recettes propres, et environ 2 millions d'euros de mécénat annuel. Car le Palais mise sur un rythme dense de cinq à six expositions simultanées, sans compter les dix modules orchestrés tous les quatre mois. Le maître des lieux ne cache pas non plus ses ambitions, notamment de montrer l'artiste suisse Urs Fischer (qui exposera au Palazzo Grassi à Venise à partir d'avril), de confier à un artiste français le soin d'occuper l'intégralité du Palais en septembre 2013, ou encore de remettre les clés à une quinzaine de jeunes curateurs français et étrangers. La précédente direction avait pourtant peiné

ces dernières années à trouver un mécénat suffisamment conséquent, multipliant du coup les micro- ou infra-événements... « *Même pas peur !*, répond sans ciller Jean de Loisy. *La fragilité fait partie de la nature de l'art contemporain. Aujourd'hui, j'ai l'argent nécessaire pour faire mon programme 2012* ». Le Palais de Tokyo aura besoin de mécènes pour mener à bien la réfection d'une grande salle de cinéma de 500 places, qui pourrait devenir son poumon économique. La manne privée est tout aussi nécessaire pour transformer un espace souterrain, semblable à une piscine, en temple de la musique électronique. Jean de Loisy compte plusieurs autres projets dans sa besace, notamment un échange de commissariat en 2014 avec le musée du Louvre, sous le titre « *Brève histoire de l'avenir* ». « *L'idée, c'est comment des artistes de tout temps ont pu inventer l'avenir, et comment, en regardant l'art du passé, on peut comprendre le contemporain* », explique-t-il. Une collaboration est aussi dans les tuyaux avec le musée d'art moderne de la Ville de Paris, par le biais, à partir sans doute de 2013, de commandes annuelles passées à des artistes pour le parvis. Une exposition commune est également prévue sur le thème du bonheur en 2015. Autre complicité, cette fois avec l'École des beaux-arts d'Avignon qui installera son « département de consolation des objets », montrant une trentaine d'expériences miraculeuses de restauration. S'il est encore prématuré de parler de miracle, le nouveau Palais de Tokyo autorise l'espoir de nombreuses épiphanies. ■

LE QUOTIDIEN DE L'ART

AGENCE DE PRESSE ET D'ÉDITION DE L'ART 61, rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris
 * CONTACTS pregnier@lequotidiendelart.com, razimi@lequotidiendelart.com,
acrochet@lequotidiendelart.com, shugounenq@lequotidiendelart.com, jzucca@lequotidiendelart.com,
schanguiji@lequotidiendelart.com * ÉDITEUR : Agence de presse et d'édition de l'art, Sarl au capital
 social de 10 000 euros. 61, rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris. RCS Paris B 533 871 331
 * WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM : un site Internet hébergé par Serveur Express, 8, rue Charles
 Pathé à Vincennes (94300), Tél. : 01.58.64.26.80
 * PRINCIPAUX ACTIONNAIRES : Mayeul Caire, Nicolas Ferrand, Guillaume Houzé
 * DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Mayeul Caire * DIRECTEUR DE LA RÉDACTION :
 Philippe Régnier * RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE : Roxana Azimi * MARCHÉ DE L'ART :
 Alexandre Crochet * EXPOSITIONS, MUSÉES, PATRIMOINE : Sarah Hugounenq
 * CONTRIBUTEUR : Emmanuelle Lequeux * MAQUETTE : Isabelle Foirest
 * DIRECTRICE COMMERCIALE : Judith Zucca * DIRECTRICE COMMERCIALE
 ADJOINTE : Sarah Changuiji * CONCEPTION GRAPHIQUE : Ariane Mendez * SITE
 INTERNET : Dévrig Viteau © ADAGP PARIS 2012 POUR LES ŒUVRES DES ADHÉRENTS

GALERIE ISABELLE GOUNOD 13, rue Chapon 75003 PARIS
 01 48 04 04 80 contact@galerie-gounod.fr www.galerie-gounod.com mardi-samedi 11h-19h



Pierre Bergé & Associés se redéploie à Paris

Après six ans passés à Bruxelles, la société Pierre Bergé & Associés (PBA), dont le siège parisien vient de déménager du quartier Drouot au 92, avenue d'Iéna, à deux pas de l'Étoile, a décidé de recentrer ses activités à Paris. Si elle garde un pied à Bruxelles, c'est désormais dans la capitale française que se feront les ventes. « *Nous allons continuer les ventes de livres et d'archéologie à Drouot, ainsi que les ventes de meubles catalogués, mais également tenir des ventes spécialisées de prestige au Conseil économique et social [place d'Iéna]* », confie le commissaire-priseur Antoine Godeau, vice-président de PBA. Une cession de ventes de tableaux modernes et contemporains, de design, de mobilier art déco et de bijoux devrait y avoir lieu entre le 4 et le 10 juin prochain. Cette décision intervient après le départ récent de l'autre vice-président de PBA, Frédéric Chambre. « *Elle correspond à la volonté de Pierre Bergé, formidable actionnaire, qui a décidé de mettre en avant les responsables des départements* », explique Antoine Godeau. Dans l'esprit des maisons anglo-saxonnes, chaque responsable de département sera amené à tenir le marteau pour avoir une vision globale du processus de la vente, et notamment « *bien connaître à la fois les vendeurs et les acheteurs pour avoir une meilleure latitude* ». De fait, cette stratégie revient aussi à donner plus d'importance et de responsabilités aux jeunes générations dans l'équipe de la maison de ventes. Ces changements visent à permettre à PBA de redevenir bénéficiaire.

L'Al Serkal Avenue de Dubaï s'étend

Dans le sillage de la foire Art Dubaï qui renforce sa position de carrefour artistique, Dubaï voit son quartier culturel de l'Al Serkal Avenue s'étendre de 46 000 m². Pour un coût estimé à 10,3 millions d'euros, l'extension du district culturel comprend la création de 62 espaces supplémentaires pour des galeries et des ateliers d'artistes, un parking de 500 places, deux restaurants et un centre événementiel pouvant accueillir 1 000 personnes. Le futur bâtiment, dont le toit est conçu pour minimiser les effets du soleil, sera réalisé début 2014 par l'architecte Philip Logan, PDG de Shankland Cox.

Un Ribera en vente à Drouot



Jusepe de Ribera (1588-1656), *Saint Jean l'Évangéliste*, huile sur toile, 105 x 83 cm. Oger, Drouot, le 26 mars. © D. R.

Estimée 80 000-120 000 euros, une toile de Jusepe de Ribera sera la vedette de la vente de la société Oger lundi 26 mars à Drouot. Elle représente Saint Jean l'Évangéliste et fait partie d'un *Apostalado*, série de tableaux consacrés par l'artiste aux différents apôtres. Incomplet, cet ensemble comprend un Saint Thomas (Szepmuveszeti Museum de Budapest), un Saint Jacques le Mineur (Galeria Caylus, Madrid), ainsi qu'un Christ bénissant (paroisse de Nivillac, Morbihan). Jusqu'en 2007, ce groupe d'apôtres a été attribué au Maître du Jugement de Salomon, que l'on peut confondre, selon la maison de ventes, avec l'œuvre de jeunesse de Ribera.

LUNDI 26 MARS, À 14 H, DROUOT, 9, rue Drouot, 75009 Drouot, tél. 01 42 46 96 95, www.ogercamper.auction.fr

La Sean Kelly Gallery déménage dans un nouvel espace à New York

475 10th Avenue, à New York, sera à l'automne la nouvelle adresse de la Sean Kelly Gallery, a annoncé hier l'enseignante de Chelsea. Elle triplera ainsi sa surface d'exposition. Le nouvel espace, dessiné par l'architecte Toshiko Mori, se déploiera sur plus de 2 000 m² afin d'exposer les artistes nouvellement représentés : Idris Khan, Peter Liversidge, Nathan Mabry, Alec Soth, Kehinde Wiley et, tout récemment, Terence Koh. La galerie est la première à s'implanter dans le Hudson Yards district, quartier en plein développement de Hell's Kitchen.

Contactez le Quotidien de l'Art Publicités

Valérie Suc

Tél : (+33) 01.82.83.33.13

Fax : (+33) 01.75.43.85.13

vsuc@lequotidiendelart.com

Partenariats

Judith Zucca

Tél : (+33) 01.82.83.33.14

Fax : (+33) 01.48.78.75.28

jzucca@lequotidiendelart.com

ROCHECHOUART ACCUEILLE LE MONDE ÉNIGMATIQUE D'IRMAVEP

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

— Entrer dans l'histoire par les chapitres IV et V ? Pas toujours facile. Mais le château de Rochechouart, pour la dernière exposition de son directeur Olivier Michelon, désormais à la tête des Abattoirs de Toulouse, relève joliment le défi. Afin d'être plus clair, revenons à l'incipit : le musée limousin a invité le collectif d'artistes et de commissaires Irmavep Club à concevoir une exposition en s'appuyant notamment sur ses collections. Né en 2003 dans la Champagne de Châtillon-sur-Marne, à l'initiative du plasticien Laurent Montaron, Irmavep s'est d'abord installé dans l'ancienne demeure de Musidora, actrice mythique des

Vampires de Louis Feuillade qui impressionnèrent tant les Surréalistes. Le collectif y compose des expositions pleines d'espoir et de radicalité, avant d'abandonner la magique maison à d'autres destins. Depuis quelques années, les voilà nomades : faisant le coucou dans des galeries de Paris ou d'Amsterdam, ils invitent leurs complices à écrire avec eux cette histoire. Ainsi sont nés les trois premiers chapitres de leur aventure. Ils la poursuivent aujourd'hui avec les livrets IV et V. Nul besoin d'avoir « lu » le début pour saisir les enjeux de cette dernière exposition. Le premier volet propose un dialogue entre des œuvres de plasticiens proches d'Irmavep. Le second consiste en une petite monographie de Maurice Blaussyld : un artiste rare, qui éclaire de sa sombre lumière l'ensemble des salles. À savoir qu'il partage avec les autres invités son aura d'énigme. Pour s'accommoder de cet ordre chaotique, commençons donc par la fin, même si elle est impossible à résumer. Composée de vitrines chargées de dessins et d'objets, de pépites d'or et d'images de cerveaux disséqués, de fragments de mobilier impossible, cette œuvre ne saurait souffrir de la lumière d'une analyse : elle se veut kabbale, insondable mystère, cryptologie de la pensée. Bref, du James Joyce en 3D. Arpenter l'exposition avec l'artiste plonge le visiteur dans un trouble bienfaisant, tant l'on en a assez des œuvres qui se livrent au regard comme des catins. Cette structure de bois percée d'un cercle, accompagnée d'une plaque de chêne ? « *C'est une image en volumétrie, une pensée de l'espace, auquel je ne crois pas, donc on n'y entre pas. Je le voudrais comme un espace de plénitude qui se substitue au lieu* ». Tout ce que l'on saura, c'est que cette œuvre rapetisse à chaque fois qu'elle est montrée. Ces textes sous vitrines qui



Vue de l'exposition « Livret IV » au château de Rochechouart : œuvres de Gerald Petit, *Sans titre*, 2012, huile sur bois. Courtesy de l'artiste ; Michelangelo Pistoletto, *Raggera con specchi*, 1973, miroir et cordes, 120 x 200 x 200 cm. Coll. Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart ; Dove Allouche, *Anonyme*, 2011, mine de plomb et encre sur papier, 106 x 235 cm. Collection Frac Auvergne ; Clémence Torres, *Toise*, 2011, métal, dimensions variables selon la hauteur sous plafond. Courtesy de l'artiste.

emportent dans leur flux, les a-t-il écrits lui-même ? « *Je ne sais pas. Il paraît* ». Son visage qui apparaît quelques secondes sur une télévision ? « *Une quête d'éternité* ». Ces dessins infimes ? Ce sont des fac-similés, destinés à « *combattre la lumière naturelle* », que Laurent Montaron a lui-même réalisés. Conclusion ? « *Il faut beaucoup de mesure pour arriver à la démesure. Arriver à un verbe qui se manifeste en nous* ». On comprendra que ce sens de l'alchimie infuse tout le livret IV, au déroulé aussi intuitif, mais plus lisible. Ainsi la roche suspendue dans la tour par l'Australienne Mel O'Callaghan devient-elle pierre magnétique, emportée par un anormal mouvement. Les incroyables dessins de Dove Allouche, copies de photographies stéréoscopiques représentant les charniers de la Grande Guerre, gagnent encore en détresse. Les étalons de verre, fer ou métal que Clémence Torres, disséminés un peu partout, à l'échelle de son corps, voient leur mystère renforcé. Une seule chose est sûre : le livret VI ne livrera certainement pas la résolution de ces énigmes. Et c'est tant mieux. ■

IRMAVEP CLUB, LIVRETS IV & V, jusqu'au 10 juin, musée départemental d'art contemporain, château de Rochechouart, place du château, 87600 Rochechouart, tél. 05 55 03 77 91, www.musee-rochechouart.com

LES TROIS RAPPORTS À L'ESPACE DE MORGANE TSCHIEMBER

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

— La banlieue parisienne ? On croirait plutôt New York... À quelques mètres de la station RER d'Aubervilliers, Morgane Tschiember vient de s'installer dans un atelier de 1 000 m² digne d'un loft de Brooklyn. Besoin vital pour cetteoureuse des déserts américains, qui sait voir grand et prendre à bras-le-corps l'espace. C'est à Aubervilliers qu'elle finit de figoler les nouvelles pièces qu'elle dévoilera lors de sa monographie au Centre régional d'art contemporain (Crac) Languedoc Roussillon de Sète, à partir du 6 avril. Une exposition composée en « trois temps, trois mouvements, trois rapports à l'espace ». La grande salle accueillera la pièce la plus monumentale : une vague d'arceaux de fer grisé, courbes d'un mur à l'autre qui n'épargnent que le plafond. *« Je voulais m'emparer de l'échelle du lieu, en proposant une œuvre qui est comme une promenade »*, résume la jeune femme qui aime à citer Carl Andre. Reine de la débrouille, elle est parvenue à se faire offrir ces tôles de 20 mètres de long, 80 cm de large, par ArcelorMittal. Côté face, les lattes d'acier garderont leur gris souris originel ; côté pile, elle les a peintes de ce pigment orange qui sert d'antirouille. Yann Kersalé l'a conseillée pour l'éclairage, qu'elle voulait *« comparable à un soleil, qui crée des ombres franches »*. Autre temps, autre échelle : avec un ami designer, elle a imaginé une sorte de « rouleuse » inédite : deux rouleaux de 50 cm de diamètre, entre lesquels elle astreindra la peinture à tourner, se laisser écraser, pour créer une toile informe et soumise à l'aléatoire. Enfin, dernier mouvement de ce concerto pour l'espace : sa série de sculptures intitulées *Bubbles*. La conception en est aussi simple qu'inédite : la jeune femme a d'abord composé des parpaings de béton de formes diverses ; puis, dans la verrerie de Vannes-le-Châtel (Meurthe-et-Moselle), elle a fait glisser sur ces formes brutes son souffle de verre. Mi-blanchâtres, mi-transparentes, ces bulles s'adaptent à la forme qui les contraint, ventre rond qui prend soudain un angle. *« Je souffle le verre depuis un an et demi, mais cela a été difficile de trouver une verrerie qui sache répondre à ce défi. C'est pourquoi je suis très reconnaissante à Vannes-le-Châtel. Mais je voudrais souligner que cette institution a aussi un lieu à Pantin [Seine-Saint-Denis], qui se trouve aujourd'hui en rade de subventions publiques, alors que cela pourrait être un*



Morgane Tschiember, maquette pour Swing. © de l'artiste.

vrai terrain d'invention pour les artistes parisiens ». Dans son atelier, elle s'amuse à disposer ces êtres hybrides, à la fois fragiles et immuables ; à les déplacer, pour trouver l'harmonie idéale. Et elle ne se lasse pas de raconter le processus de naissance de ces œuvres qu'elle a commencées l'année dernière, alors qu'elle était enceinte : *« Dès que tu as soufflé, il faut mettre la pièce au four pendant deux jours, afin de la solidifier ; puis, il faut la couper avec une scie sous l'eau, puis polir ces tranches à la toile émeri »*. Insatiable : cette savante folle de la matière est prête à tenter tous les alliages. On la surprend ainsi dans son atelier en train de décapiter des bonbons Schtroumpfs, pour expérimenter leur gomme bleue qu'elle passe au micro-onde. *« J'ai toujours inventé des matériaux, par exemple un bitume que je poserai au sol dans la salle que je partage avec Sylvie Fanchon, invitée en parallèle par le Crac »*. Pour nourrir son imagination sans limite, Morgane Tschiember a même déniché à Paris une matériauthèque qui répertorie les inventions de toutes les entreprises au monde. Une ressource incomparable pour cette aventurière de la matière, qui n'a qu'un rêve : *« créer des choses impossibles »*. ■

MORGANE TSCHIEMBER, SWING'ND ROLL & BUBBLES,

Centre régional d'art contemporain Languedoc-Roussillon, du 6 avril au 28 mai, 26, quai Aspirant-Herber, 34200 Sète, tél. 04 67 74 94 37, <http://crac.languedocroussillon.fr>

EN PARALLÈLE, se tient une exposition de Sylvie Fanchon.

MARIA PERGAY, UNE RÉTROSPECTIVE PRIVÉE

PAR ALEXANDRE CROCHET

— Nouveau printemps pour la dame de fer. Paris fête Maria Pergay et revient sur un demi-siècle de création profuse. Les galeries présentant sa production, et en particulier ses œuvres actuelles, Demisch Danant (New York) et JGM (Paris), ont en effet concocté une rétrospective qui ouvre ses portes aujourd'hui dans un bel hôtel particulier de la place des Vosges, à Paris. Un lieu tout indiqué puisqu'il s'agit du site de son premier magasin dans les années 1960. Rares femmes designers de sa génération en France, Maria Pergay assiste ces temps-ci, à 81 ans, à la reconnaissance de sa carrière et de son talent. Suzanne Demisch et Stéphane Danant ont publié, fin 2011, un catalogue raisonné, *Maria Pergay: Complete works 1957-2011*. Le Metropolitan Museum of Art de New York a acquis une de ses œuvres en 2011. De grands musées internationaux pourraient bientôt en acheter d'autres.

Si elle est connue des amateurs de design pour des pièces telles que le lit de repos *Tapis volant* qui séduisit Pierre Cardin, l'un de ses premiers mécènes, ou la chaise *Anneaux*, des années 1960, qui l'ont associée au travail du métal, « elle reste mal appréciée en France, alors qu'elle a créé près de 300 objets dans des matériaux très divers », nous a confié sa galeriste américaine, Suzanne Demisch, hier, alors que les dernières pièces étaient mises en place pour l'exposition. Peut-être parce qu'elle est encore parfois perçue comme une décoratrice, elle n'a pas fait l'objet d'une rétrospective. C'est donc une première ici, d'initiative privée. La cinquantaine de pièces exposées permet de se remémorer l'ampleur de son œuvre. Parmi elles, « seules 10 % ne sont pas à vendre et la gamme de prix de celles qui le sont s'étend de 2 000 à 250 000 euros environ », précise Suzanne Demisch, qui montrera à Design Miami/

Basel en juin ses pièces *vintage* et organisera à New York, dans sa galerie à l'automne, un *solo show* de nouvelles créations. Maria Pergay, commissaire de son

CATALOGUE, Suzanne Demisch, Stéphane Danant, Maria Pergay: Complete Works 1957-2010, éd. Damiani, 290 p., 60,80 euros

exposition, a choisi de mêler ses créations à des vases russes, des paravents dans le goût chinois ou des sièges de Carlo Bugatti pour reconstituer des salons somptueux pour projeter le visiteur directement dans l'intérieur d'un collectionneur. Tour à tour féminine (cabinet à bijoux et à secrets inspiré du XVIII^e siècle, mais dont la porte joue les faux-semblants) ou masculine (tables basses en forme de cristaux brisés ou cube bout de table percé de l'extérieur comme par un poing), douce et dure, Maria



Maria Pergay, *Chaise Anneaux*, 1968, acier inoxydable, 44 x 72 cm. © D. R.

Pergay donne l'image d'une créatrice en mouvement, pleine de surprises. Jusqu'à ses œuvres les plus récentes, livrées en dernière minute et faites pour cette exposition, ou inédites, comme la table basse *Marie-Antoinette*, qui englobe une section de tronc d'arbre abattu dans le parc de Versailles par la tempête de 1999.

Née en Roumanie et d'ascendance russe, elle a réalisé des bijoux avec Dalí puis a conquis la famille royale saoudienne et d'autres grandes fortunes, réalisant pour eux des palais dans le désert. La nature et les formes organiques l'inspirent souvent, à l'image de la table ammonite aperçue au sous-sol, fleurie de bouquets. Elle est l'une des pièces conçues au début des années 1970 pour la propriété corse du baron et de la baronne Gourgaud – plus habitués aux meubles Empire – dont le contenu, soit une trentaine de pièces, avait été mis en vente par Artcurial le 24 mai 2011. Dure ou douce, déroutante ou pas, Maria Pergay a su, de longue date, convertir de nombreux amateurs à sa modernité. ■

MARIA PERGAY, jusqu'au 31 mars, Hôtel de Duras, 24, place des Vosges, 75004 Paris, tél. 06 86 48 60 70.

VERSAILLES

FAIT TOURNER LES TABLES

— PAR SARAH HUGOUNENQ —

— La poursuite de la campagne de remeublement du château de Versailles est aujourd'hui couronnée d'un nouveau succès. Ainsi, un dépôt croisé entre les collections de l'Institut de France et celles du château royal a eu lieu le lundi 19 mars. La table de travail de Louis XVI, conservée jusque-là dans la bibliothèque de l'Institut à Paris, est revenue prendre sa place dans la résidence versaillaise. En échange, un bureau plat conçu par André-Charles Boulle pour Louis-Henri Bourbon pour Chantilly est sorti des réserves de Versailles pour retourner en Picardie.

Ce dépôt croisé tient une place particulière dans la quête du château de Versailles de retrouver ses meubles d'origine pour donner une meilleure compréhension de la fonction de ses espaces. « *Les retours de nos meubles véritables sont tellement rares. Nous devons généralement nous contenter d'équivalences* », regrette Béatrix Saule, directeur général de l'établissement public. Grâce à l'étroite collaboration avec le mobilier national et le musée de Louvre, la chambre à coucher de Louis XV a pu retrouver depuis 2009 six pliants venant du domaine de Saint Cloud, deux pendules en dépôt du musée du Louvre, et une commode issue du château de Compiègne. Ces meubles ne sont pas ceux d'origine, mais des modèles approchant. Si la valeur marchande du bureau Boulle est bien supérieure à la table qui revient aujourd'hui, l'échange sonne tout de même comme une victoire pour Versailles. Ce dépôt croisé est l'aboutissement d'un demi-siècle d'effort, après avoir subi les lourdeurs de l'administration qui ont ralenti le processus d'échange, alors même que l'origine de ces pièces était connue depuis 1960. Ce type de transaction reste rare. Le dernier échange en date est celui effectué avec le musée Fabre de Montpellier en mai 2010. Ce dernier a permis le retour du tableau de l'Albane, *Adam et Ève chassés du paradis terrestre*, dans l'appartement intérieur du roi où il figurait avant la Révolution. Hélas, en retour, le château a mis en dépôt à Montpellier une toile d'Alexandre Cabanel, *La glorification de Saint Louis*, destinée, lors de sa création, à la chapelle royale. Et il vient maintenant gonfler le plus grand fond d'œuvres de l'artiste pompier.



Table de la bibliothèque de Louis XVI sous comble déposée par l'Institut de France au château de Versailles le 19 mars © EPV/C/Christian Milet.

Table de bibliothèque sous comble du roi Louis XVI, le meuble qui revient aujourd'hui s'impose par ses dimensions monumentales conçues pour laisser la place au souverain de consulter sa collection de cartes géographiques dont il était féru. Témoin de cette passion, Louis XVI, montant sur le gibet, aurait demandé des nouvelles de Monsieur de La Pérouse, missionné par le roi pour un voyage autour du monde en 1785. Le musée de Versailles ne possédant pas de cartes ayant appartenu à Louis XVI, la table devrait probablement être présentée au public accompagnée des cartes de la collection de Madame Élisabeth, petite nièce de Louis XV. En attendant, les 3,90 mètres de long et 1,85 mètre de large de la table posent un autre problème : comment la transporter dans sa pièce d'origine, la bibliothèque de Louis XVI, espace confiné, sous les combles du château ? La tâche est compliquée par l'absence de connaissance des conditions de son départ. Alors que Béatrix Saule pense que le meuble a dû quitter les lieux avant 1795, Gabriel de Broglie, chancelier de l'Institut de France, estime quant à lui que la table aurait été évacuée auparavant. L'académicien avance même l'hypothèse selon laquelle le meuble aurait été déposé au Comité de salut public où elle aurait servi lors des réunions du Conseil en 1793. Les experts seront amenés à faire la lumière sur cette part d'ombre de l'histoire du château et de son mobilier. ■

LE SUJET ANIMAL

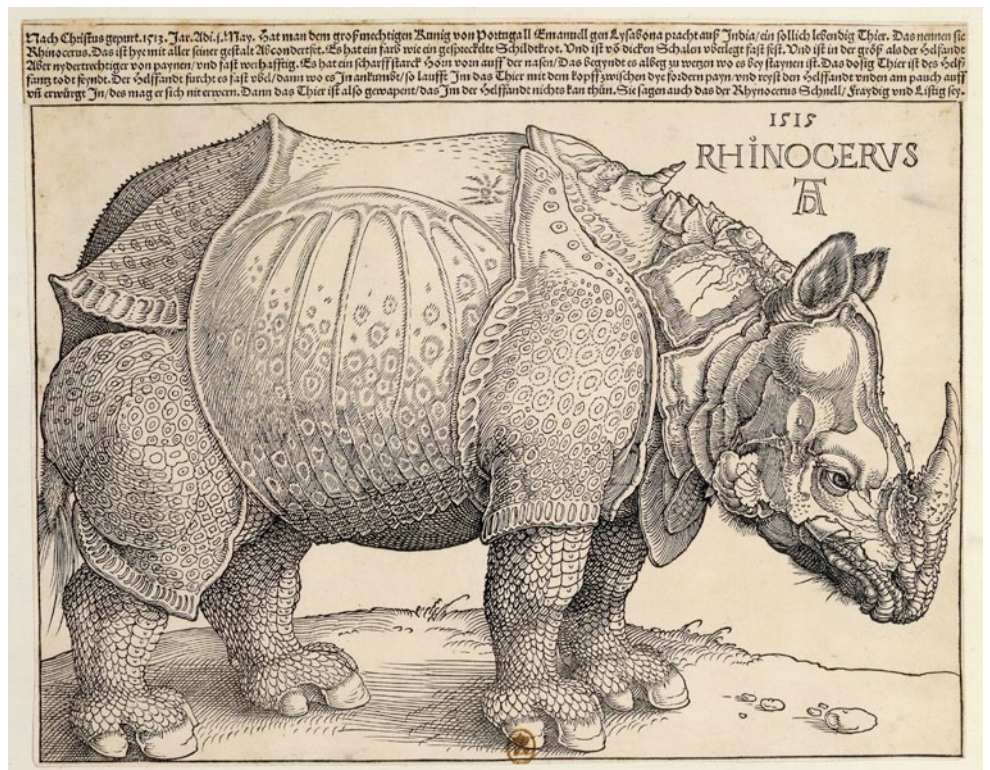
PAR SARAH HUGOUNENQ

L'animal, rien que l'animal. Tel est l'hymne que chantent les Galeries nationales du Grand Palais depuis hier, dans son exposition « Beauté animale ». Contrairement à ce que laisse présager le titre, ici nul discours sur l'esthétique. De façon inattendue, Emmanuelle Héran, commissaire de l'exposition, pose un regard scientifique sur l'art animalier. Par les prismes successifs de la zoologie, de la bioéthique et des sciences naturelles, la manifestation déroule un propos sur l'objectivité de la représentation animale. En écartant les arts extra-occidentaux, mais aussi les œuvres antérieures à la Renaissance, les natures mortes, les scènes de chasse, la présence humaine, la stylisation et les arts décoratifs (!), l'exposition pose ses limites. « Beauté animale » se veut moins un panorama de l'art animalier qu'une réflexion plus ou moins aboutie sur l'animal en tant que sujet – à la fois thème artistique et être vivant.

Première étape : questionner la représentation animale. Abordé sous toutes ses facettes, le regard de l'artiste sur ce monde est disséqué autant qu'il analyse lui-même la bête. Un moulage de patte de cheval écorchée et ses études graphiques reviennent sur la pratique de l'anatomie comparée introduite dans le cursus de l'Académie royale de peinture et de sculpture à la fin du XVIII^e siècle. Des épreuves de chronophotographie par Étienne Jules Marey sont mises en regard de la toile *Martinet en mouvement* du futuriste Giacomo Ballà, témoignant de l'intérêt pour la décomposition du mouvement.

Dans une scénographie rappelant l'esthétique des cabinets de curiosité, le parcours se poursuit sur un volet « observation ». Pénétrant dans les méandres des préjugés humains face à l'animal, les représentations de crapauds par Pablo Picasso, d'araignées par Louise Bourgeois, de chauves-souris par César ou Albrecht Dürer posent la question de nos critères de beauté. Voulant interroger les liens entre esthétique et morale, l'accrochage ne fait que survoler l'évolution du rapport des hommes aux espèces convoquées. À titre d'exemple, si le chat est décrit comme un ancien symbole du démon, aucune représentation n'en fait ici état.

Les dernières salles reviennent sur le goût pour l'exotisme, présentant la réaction des Européens face aux



Albrecht Dürer (1471-1528), *Rhinocéros*, 1515, gravure sur bois, 21,2 x 30 cm. Paris, BnF, département des estampes et de la photographie. © Paris, Bibliothèque nationale de France.

découvertes des espèces lointaines : le lion d'Antoine-Louis Barye, l'éléphant de Rembrandt van Rijn, la girafe de Charles X... Liant imaginaire artistique et réalité anatomique, les œuvres exposées sont assorties de cartels mentionnant le nom latin des espèces représentées et le degré de leur risque d'extinction (selon la grille de l'organisation mondiale WWF). Le message est clair : l'exposition tient un discours éthique sur la biodiversité. « *Je pense qu'une exposition d'œuvres d'art est un lieu propice à ce genre de discours*, explique Emmanuelle Héran. *L'histoire de l'art ne se réduit pas à une histoire des formes. La biodiversité fait partie de notre héritage culturel* ». Acmé de ce discours de mise en garde : l'Ours blanc de François Pompon clôt le parcours. Dans une salle glaciale – et pour cause –, le plâtre original interroge le statut de cette représentation, entre œuvre d'art et témoin d'une espèce en voie d'extinction. Mais l'artiste avait-il réellement ce genre de préoccupation ? On est loin en effet des propos militants de Gloria Friedman, soulevant les incohérences de l'individu face à son environnement, présentés dans le volet « préjugés esthétiques et moraux » de l'exposition. ■

COMMISSAIRE : Emmanuelle Héran, conservateur au musée d'Orsay, Paris

BEAUTÉ ANIMALE, jusqu'au 16 juillet, Grand Palais, 3, avenue du Général-Eisenhower, 75008 Paris, tél. 01 44 13 17 17, www.grandpalais.fr